

conquêtes, celles qui restent, celles qui appartiennent non à un peuple, mais à tous les peuples, ont été faites par les marins ; nous en avons été dotés par le mer.

Ainsi parle l'historien s'il n'est pas descendu du sommet élevé d'où il doit planer sur les révolutions des empires, et s'il ne s'est pas laissé aveugler par de mesquines considérations fort à la mode aujourd'hui.

La mer sera donc pour lui la source de la plus grande gloire qu'il soit donné à l'homme d'acquérir par des œuvres purement humaines.

Si nous interrogeons maintenant le géographe, l'hydrographe, l'astronome, le jurisconsulte, le médecin, aucun d'eux ne resterait court, et chacun pourtant, à son point de vue spécial, vous montrerait la mer sous une face nouvelle ; mais nous avons hâte de prendre enfin la parole.

Pour nous, humble romancier, la mer est d'abord un gigantesque théâtre sur lequel s'agitent les passions humaines modifiées par une existence exceptionnelle ; puis c'est tout ce qu'elle est pour les acteurs de ce théâtre, pour les marins, pour les populations maritimes ; car il faut nous identifier avec nos personnages, nous devons voir ce qu'ils voient, sentir ce qu'ils sentent, penser, aimer, haïr, jouir, souffrir, comme ils pensent, comme il aiment, comme ils haïssent, comme ils jouissent, comme ils souffrent !

Et pour les marins, la mer n'est pas simplement une carrière, une profession, un métier, ce qui serait déjà beaucoup, puisque autour de ces mots surgissent l'orgueil, l'ambition, l'amour de la gloire, l'espoir de la fortune, l'envie, la paresse, le découragement ; la mer est encore : tantôt un asile, une mère nourrice, une seconde patrie ; tantôt une habitude et l'objet d'une passion singulière qu'il faut appeler *la passion de la mer*. Pour ceux-ci, la mer est un besoin impérieux, ils ne peuvent vivre sans naviguer ; pour ceux-là qu'entraîne la nécessité, la mer est une ennemie, la mer est un tourment, c'est l'esclavage, l'exil, la prison, le tombeau.

Dans tous nos ports il y a une hauteur, une jetée ou un bout de rempart qui domine la rade et d'où l'on aperçoit les mouvements des navires ; c'est là que s'assemblent les marins ou leurs familles ; c'est là qu'on apprend les nouvelles de mer, nouvelles souvent trompeuses, à en juger par les noms de Butte-Menteuse ou de Pointe-aux-Blagueurs, que la sagesse populaire a imposés à ces lieux de rendez-vous.

Il est bien rare que le monticule soit entièrement désert. Vous y rencontrerez au moins de vieux navigateurs en retraite, qu'une longue habitude attire au bord de la mer ; car la mer fut leur jeunesse, sur la mer s'écoulèrent leurs meilleures années. Elle leur donna des émotions, des périls et de la gloire, ils viennent à présent lui demander des souvenirs.

Ils étaient athlètes autrefois, ils sont aujourd'hui juges du camp, et, à les croire, tout a singulièrement dégénéré. Les navires ont perdu leurs formes élégantes et leurs pompeux ornements, ils ne marchent plus, ils manœuvrent mal, ils ont un air lourd et embarrassé ; les vaisseaux ont l'aspect de catafalques : les frégates n'ont plus d'ailes et ne méritent plus l'honneur de porter le nom de l'oiseau des mers.

Les marins de leur temps, ajoutent-ils, étaient des géants, ils avaient des allures mâles et fières, ils ne connaissaient que leur bord, et mêmes que certaines parties du bord : un gabier ne des-

cendait jamais de sa hune, un calier ne sortait jamais de la cale. Il y avait tels matelots qui ne se rencontraient pas une seule fois l'un l'autre en quatre ans de campagne ; mais aujourd'hui les gens de mer sont des muscadins sans vigueur qui sentent plus souvent la pommade que le goudron !

Les vieux causeurs ne tarissent pas sur les magnifiques escadres qu'ils ont vues jadis dans ces mêmes eaux, et les comparent avec dédain à nos maigres divisions navales. Ils n'ont pas tout à fait tort. Mais il ne faut pas les entendre parler de la marine à vapeur, leur antipathie et leurs plastron. La langue maritime, qu'ils n'ont point oubliée, ne fournit pas de termes assez méprisants pour flétrir les machines, les roues, les chaudières, inventions infernales qui, à les croire, porteront le dernier coup à la marine.

Si vous abondez dans leur sens, ils finiront par vous déclarer franchement que la mer elle-même est en décadence. On conçoit qu'adversaires systématiques du progrès, ils n'aspirent pas à voir le jour où l'Océan ne sera que légèrement acidulé comme une sorte de limonade.

Causer ainsi au bord de la mer, critiquer les manœuvres des bâtiments qui mettent sous voiles ou qui viennent au mouillage, est pour nos vétérans une jouissance quotidienne ; ainsi la mer est leur distraction, leur spectacle par excellence.

D'ordinaire la butte est peuplée par une foule nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfants. La mer les appelle tous. Les uns guettent un canot, les autres un navire ; ceux-ci cherchent une espérance, ceux-là recueillent un dernier adieu.

L'ami qui compte sur le retour d'un ami, la mère inquiète, la femme, les enfants du marin absent se rendent tour à tour à la Pointe, et jettent un regard d'attente sur l'horizon.

Si vous venez alors demander à l'une de ces femmes ce que c'est que la mer, la mer qu'elle regarde ainsi avec des larmes aux yeux, un nom bien cher, n'en doutez pas, s'échapperait de ses lèvres.

A quoi pense-t-elle depuis deux mortelles années chaque fois qu'elle entend parler de la mer ? A qui songe-t-elle toutes les fois que le vent souffle avec furie, quand les lames grandissent, se dressent, se tordent et roulent à la grève blanchis d'écume comme des coursiers haletants ?

Autrefois, lorsqu'il était à terre, elle s'agenouillait pieusement et récitait une prière pour les pauvres voyageurs de la mer ; maintenant elle se précipite à genoux, lève des mains suppliantes vers le ciel, et murmure avec effroi le nom bien-aimé. Car la mer, c'est lui ; la tempête, le naufrage, c'est lui, toujours lui !

Pressez-la de questions, forcez-la de prêter l'oreille à votre demande répétée :

— Mon fils, monsieur, mon fils est sur *la Cigale*, annoncée depuis plus d'un mois ! Chaque jour, voyez-vous, je viens ici et je pleure ; il a fait si gros temps ! Et la mer est si grande ! et son navire est si petit !

Attendez, on hisse un signal à la tour du large.

— Si c'était lui !

Voyez, elle tremble, elle espère, elle essuie ses larmes, elle s'appuie plus fortement au bras de sa fille.

Non loin d'elles se trouvent bien des indifférents qui sont venus chercher une récréation au lieu où se porte la foule. Que leur fait à eux ce signal qui flotte et désigne un bâtiment caché par la terre ? Ils causent froidement ; ils calculent les probabilités du retour de tel ou tel navire.